

Stobaeus. — R. FOHALLÉ, *La langue d'un texte « dorien »* : Etrennés de linguistique F. Bonveniste (cf. *Mélanges*) 27-51. | Les fragments de Pythagoriciens que nous a conservés Stobée peuvent-ils être considérés comme authentiquement doriens ? La phonétique et le vocabulaire ne fournissent pas d'éléments décisifs ; le vocabulaire contient des formations nouvelles et surtout des éléments hellénistiques. L'ouvrage doit être regardé comme assez tardif.

LA

LANGUE D'UN TEXTE « DORIEN » :

Αισάρας Πυθαγορείου Λευκανῆς ἐκ τοῦ Περὶ ἀνθρώπου φύσεως

(Stobée, *Ecl.*, I, 846 ss. = *Anthol.*, I, 49, 27, 1353

p. 355-357, Wachsmuth).

FOHALLÉ, R.

1928

Stobée nous a conservé, sous les noms de Pythagoriciens de l'ancienne école (v^e-iv^e siècle), un assez grand nombre de fragments écrits, semble-t-il, en dialecte dorien. Depuis longtemps, la critique a jeté la suspicion sur l'authenticité de ces fragments : quelques-uns ont trouvé grâce, notamment un certain nombre de pages attribuées à Archytas, mais la plupart des textes ont été condamnés comme ayant été écrits par des Néopythagoriciens aux environs de l'ère chrétienne (?). Pour donner de l'autorité à leurs livres, ces philosophes les auraient signés des noms de Pythagoriciens et les faussaires se seraient servis du dialecte dorien, qui a dû être celui des disciples de Pythagore. Mais en examinant le contenu des fragments, la critique moderne y découvre des éléments de doctrines philosophiques postérieures au pythagorisme : le faux est dénoncé (sur toute cette question, cf. notamment Zeller, *Die Philosophie der Griechen*, I, 1^s, 283 ss. ; III, 2^s, 114 ss.).

Malheureusement, il semble que certains passages aient été déclarés apocryphes sans preuves suffisantes (cf. Delatte, *Essai sur*

la politique pythagoricienne, p. 72 ss.). Il y aurait lieu de faire « une étude détaillée » de chacun de ces fragments, et la langue doit être comprise dans cette étude, car elle peut donner de précieuses indications : le pastiche, s'il y a pastiche, serait-il si excellent qu'on ne puisse le prendre en défaut ? C'est pourquoi M. Delatte déclare que l'examen de chaque ouvrage ou de chaque groupe d'ouvrages doit « être poussé à fond, sans idée préconçue, tant au point de vue du dialecte et de la langue que des théories », et lui-même en a donné l'exemple pour un groupe de fragments, attribués à Archytas (*o. c.*, p. 71 ss.) et pour un groupe de fragments attribués à Hippodamos (*o. c.*, p. 124 ss.).

Utile pour étudier l'authenticité des textes, l'examen linguistique des œuvres pythagoriciennes rendrait aussi des services à la connaissance de la langue grecque. Les fragments considérés comme authentiques ont été employés pour décrire les dialectes doriens ; mais les autres n'ont guère été examinés au point de vue linguistique : dans le plus récent ouvrage d'ensemble sur les dialectes grecs, celui de M. Bechtel, ils n'ont pas été utilisés. Seul à notre connaissance, M. Magnien, dans son article sur *Le syracusain littéraire et l'idylle XV de Théocrite* (*Mém. Soc. Lingu.*, XXI, 49-85 et 112-138) n'a pas craint de recourir à tous les textes pythagoriciens (cf., p. ex., p. 83, citation de Lysis) ; authentiques ou non, ces textes peuvent en effet être considérés comme des témoins du dialecte qu'écrivaient les Pythagoriciens, et, si on utilise avec discrétion les passages apocryphes ou suspects, ils peuvent confirmer les renseignements que nous possédons par d'autres sources.

Sans doute, il serait dangereux de donner comme dorien un

fait dont on n'aurait d'exemples que dans un texte non authentique : les faussaires n'ont peut-être réussi leur pastiche qu'imparfaitement. Mais la langue de tous les fragments pythagoriciens n'en doit pas moins être étudiée. Il suffit de feuilleter l'ouvrage de M. Bechtel pour voir que dans l'étude des « dialectes du nord-ouest », on développe surtout ce qui concerne la langue de la Laconie, d'Épidaure, de Delphes, des grands centres qui nous apportent de nombreuses inscriptions ; la Sicile et la Grande Grèce y occupent une place très restreinte, parce que nous avons relativement peu d'inscriptions anciennes de cette région. Or, dans l'Antiquité, il semble que le dialecte de la Sicile ait passé pour le type du dorien, sans doute parce qu'on connaissait surtout, en fait de littérature dorient, une littérature sicilienne (cf. Magnien, *l. c.*, notamment p. 64, 117, etc.). En dehors du « lyrisme d'apparat », dont la langue est un dorien « adouci » ou mélangé (à Sparte même, Aleman écrit un laconien mélangé, et pour cause : il était né à Sardes), tout ce qui nous reste encore de littérature dorient nous vient de la Sicile et de la Grande Grèce. Et ce qui nous reste est peu de chose en comparaison de ce qui a existé : si les Doriens font pauvre figure dans l'histoire de la littérature grecque, c'est que l'histoire littéraire est forcément injuste à l'égard de ce qu'elle ne connaît pas. Mais nous ne pouvons pas oublier qu'au moment où la civilisation née dans le monde ionien faisait la conquête de la Grèce propre et surtout d'Athènes, le génie hellénique s'épanouit aussi sur les côtes de la Sicile et de l'Italie méridionale : il s'y créait toute une littérature scientifique, philosophique, dramatique (voir, pour le détail, le bon

exposé de Magnien, *l. c.*, p. 50 ss.). Les grands mouvements de civilisation réclament une langue commune : M. Magnien a démontré l'existence d'une langue littéraire commune à toute la Sicile et dont le centre était Syracuse, et il a étudié les caractères de cette langue que M. Meillet (*Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, p. 68²) avait signalée.

Mais dans ce qui nous reste, la prose est bien mal représentée : quelques pages que l'on trouve à la suite des manuscrits de Sextus Empiricus, sans titre et sans nom d'auteur, et que l'on désigne communément sous le nom de *Διαλέξεις* ou *Δισσοὶ Λόγοι* (si l'auteur ne s'est pas servi réellement du dialecte syracusain, sa langue y ressemble fort : il y aurait eu alors une grande unité dans le dorien littéraire), des fragments d'un traité de rhétorique retrouvés sur un papyrus (*Oxyrhynchus Papyri*, III [1903], p. 26-31), les œuvres d'Archimède conservées en dorien, — car une partie des œuvres d'Archimède et d'autres textes de cette littérature sicilienne nous sont parvenus en langue commune (cf. Magnien, p. 63) ; — il faut y ajouter les fragments tenus pour authentiques d'Archytas et de Philolaos. C'est bien peu pour que nous puissions nous rendre compte de ce qu'était la prose dorientienne. Mais si nous étudions avec prudence les textes même apocryphes ou suspects, nous y trouverons à glaner des renseignements intéressants pour cette prose dorientienne.

Il va de soi qu'avec une pareille indigence de documents, l'étude linguistique des textes pythagoriciens n'est pas facile. Cependant, en ce qui concerne la phonétique et la morphologie, la comparaison des documents épigraphiques et des documents

littéraires a permis de faire un tableau assez satisfaisant des dialectes doriens (voir les ouvrages spéciaux, en particulier Boisacq, Bechtel, et plus spécialement, pour le syracusain littéraire, Magnien, article cité). — Plus grave est la difficulté qui résulte de la tradition manuscrite : tous les textes dialectaux ont été plus ou moins altérés par les copistes ou par les éditeurs anciens, qui ne comprenaient pas les formes étranges et qui, au surplus, ne s'inquiétaient pas du dialecte (cf. Magnien, *l. c.*, 62-63). Souvent les manuscrits sont en désaccord, et il arrive que le même manuscrit offre des contradictions à quelques lignes de distance ; mais d'habitude, en procédant avec méthode et avec prudence (voir Delatte, *o. c.*, 75), on arrive à reconstituer un texte assez exact : la comparaison du texte d'Alcman avec les inscriptions laconiennes donne assez de confiance dans la conservation de nos textes dialectaux ; les contradictions même ne résultent pas toujours d'altérations : les tables d'Héraclée n'en sont pas exemptes (*hēzōnti*, I, l. 120, mais *πᾶρέζοντι*, l. 141 ; *πενταηετηρίδα*, l. 105, mais *πέντε φέτη*, l. 111, etc. ; *ἐπιγεγραμμένως*, l. 66-67, etc., mais *ἀνεπιγεγραμμένως*, l. 84 ; *αἱ*, l. 122, 128, etc., mais *ἡ*, l. 125, et *εἰ*, l. 127 ; *ἄεις*, l. 134, mais *ἄεί*, l. 149).

Le problème est bien plus difficile pour des textes dont l'authenticité est douteuse : dans quelle mesure le pastiche le mieux réussi peut-il ressembler à un texte authentique ? C'est ce qu'il est malaisé de déterminer. Mais ici la comparaison avec la langue des inscriptions ou des autres textes littéraires ne nous autorise pas à corriger la leçon unanime des manuscrits : imprimer *κοινανίς* (page 355, ligne 17, de notre texte) et *κοινανία* (p. 356, ligne 13),

alors que les manuscrits essentiels (F, P) ont *κοινωνίας* et *κοινωνία*, c'est supposer résolue la question d'authenticité. Sans doute, le texte a des formes bien doriennes, mais si l'auteur écrit une langue qui n'est pas la sienne, il peut ignorer certaines particularités de la langue, et c'est justement cela qui le dénoncera; il est facile de donner une couleur doriennne à un écrit (cf. les chœurs de tragédies), il est plus difficile d'écrire du dorien authentique. Or, en général, nos éditeurs corrigent. A notre avis, il faut s'en tenir aux leçons des manuscrits et classer les faits d'après le principe que nous venons d'énoncer : ne pas attacher beaucoup d'importance à l'ᾱ correspondant à l'η ionien (rien n'est plus facile, pour un auteur, que de doriser un texte en y introduisant des ᾱ; en revanche, des confusions de copistes sont fréquentes sur ce point; les « hyperdorismes » même ne prouvent pas grand'chose : il y en a dans les textes les plus authentiques); une forme comme ἤμεν (p. 355, l. 4; p. 356, l. 1 et 18; p. 357, l. 1, 3 et 19, etc.) ne nous paraît pas beaucoup plus probante, car quel lettré ignorait, à l'époque de l'ère chrétienne, que ce fût là une forme doriennne de l'infinitif de εἶμι (Magnien, 118)? Plus importantes, nous semble-t-il, sont des formes comme ἐῖσσα (p. 357, l. 1, 3, FP) ou κάρρων (p. 356, l. 11, 13 et 16) qui sont plus aberrantes. Nous pouvons nous tromper dans ce titrage du dorisme; mais en étudiant les auteurs qui écrivent un dorien assez conventionnel, comme Théocrite, il est possible de se rendre compte de ce qui passait pour du dorien littéraire.

C'est du côté du vocabulaire que la recherche peut être vraiment fructueuse. Un moderne qui voudrait pasticher Mon-

tagne, s'il n'est pas extrêmement savant et fort habile, se trahira par l'emploi de mots postérieurs au xvi^e siècle. Nous rechercherons donc dans les textes « doriens », d'une part les mots doriens, d'autre part les expressions qui pourraient bien être de l'époque hellénistique. Nous ne sommes pas trop mal renseignés sur le grec de la *κοινή*, sur ses tendances et ses formations nouvelles. Par contre, notre documentation est très pauvre sur le vocabulaire dorien. Autre difficulté : l'histoire du vocabulaire philosophique est à peine ébauchée (v. p. ex. comment M. Delatte, *o.c.*, 138, étudie le mot *συναρμολογία*); or les termes techniques doivent être étudiés tout autrement que les mots du langage courant, et c'est à un historien de la philosophie, bien plus qu'à un linguiste, qu'il appartient de faire l'histoire des mots philosophiques, car en réalité, c'est faire l'histoire des idées; aussi, nous n'avons tiré aucune conclusion de l'emploi de mots savants (*σχεῖνος*, *σύσταμα*, *συναρμολογία*, etc.).

Appliquons ces principes à l'étude d'un texte curieux que Stobée nous a conservé : *Αἰσάριος Πυθαγορείου Δευκωνῆς ἐκ τοῦ Περὶ ἀνθρώπων φύσεως*¹ (*Ecl.*, I, 846 ss. = *Anthol.*, I, 49, 27, p. 355-357 Wachsmuth) et qui nous paraît tardif².

1. Pour la commodité du lecteur, nous citons le titre tel qu'il est donné dans l'édition Wachsmuth; mais il suffit de consulter l'apparat critique de cette édition pour voir que les manuscrits ont, par exemple, *ἀνθρώπων φύσεως*. Il ne nous appartient pas de discuter sur le nom de l'auteur, que certains éditeurs ont corrigé en *Ἀρίστας*.

2. Nous n'avons pas entrepris l'étude du fond — et pour cause; mais M. Delatte a bien voulu examiner le texte avec nous, et son impression est qu'il s'agit d'une composition tardive; M. Delatte nous a aidé aussi de ses conseils: nous tenons à le remercier.

I. — PHONÉTIQUE ET MORPHOLOGIE.

VOYELLES : L'*ā* correspondant à l'*η* ionien-attique (**ā* original) est bien conservé. C'est ainsi que l'article (qui est d'ailleurs peu employé) présente toujours la forme en *ā* (sauf, dans le ms. P, τῆς ψυχῆς, 357, 18¹); parmi les autres exemples, citons : συνέστακε, 355, 7; ἀγέεσθαι, 355, 11; σκάνεος, 355, 14; θνατῶν, 355, 16; ἀμῖν, 355, 19 (ἡμῖν P); μᾶν, 356, 3; φαμί, 357, 1; προμάθειαν, 357, 13; τὸ ἀδὺ, 357, 10-19 et ἀδονά, 357, 20; ἔκατι, 357, 18. Il est vrai qu'il y a dans le texte peu de mots renfermant un **ē* original; notons la conservation de l'*η* dans : μῆ, 356, 13; συγγενῆς, 357, 6-16; λυπηρῶ, 357, 10. Wachsmuth a eu tort, semble-t-il, d'imprimer ἐνοάσατο, 355, 15 : les mss. ont un *η* légitime; de même, ils ont conservé ἐκπλήρωσιν, 356, 5, la seule forme correcte, bien que l'on rencontre pour cette racine la forme avec *ā* (cf. Delatte, *o. c.*, 129 et 77 s.); d'ailleurs, notre texte offre la forme ἐμπιπλάμενα, 357, 8; les quatre formes διακόσμησις, 355, 6, φρόνασιν (φρόνησιν F), 355, 8, ἐμάσατο, 355, 13² et ἐραυγαθεῖσιν, 357,

1. Le premier numéro indique la page de l'édition Wachsmuth; le second indique la ligne.

2. A moins que la forme ne soit pas du verbe μῆδομαι (seul exemple de l'*ā* dans ce verbe; Pindare, *Ol.* 1, 107, a la forme correcte avec *η*), mais du verbe *μασίμαι*, « désirer vivement, rechercher avec ardeur, s'efforcer de » (voir plus loin l'étude sur *μαστεύμενος*); futur *μάσσομαι*, *Il.* 9, 394; aoriste *μάσσαί* ζητῆσαι, Hésychius; le composé *ἐπιμαίομαι*, « tâter, toucher, saisir », donne le futur *ἐπιμάσσειται*, *Il.* 4, 190, et les formes d'aoriste *ἐπιμάσσατ'*, *Od.* 13, 429, *ἐπιμασάμενος*, *Od.* 9, 446, *ἐπιμασσαμένη*, *Od.* 19, 468 et 480, *ἐπὶ... μάσασθαι*, *Od.* 11, 591; il n'est pas sûr que l'impératif aoriste *ἀμφιμάσθε*, « essayez tout

15 (les mss. ont *ἐραυγαθεῖσιν*, mais cf. *ἐραυγούμενος*, 357, 7; voir plus loin l'étude de ce mot) présentent un *ā* hyperdorien (mais cf. ce que nous avons dit plus haut; Delatte, 129 s.; Magnien, 70).

CONTRACTIONS : Quelques exemples seulement, mais en général la contraction n'est pas faite. Citons : *ἀγέεσθαι*, 355, 11; *σκάνεος*, 355, 14; *μερέων*, 356, 12; *δοκέει*, 357, 18, mais *δοκεῖ*, 355, 3.

CONSONNES : *ἀρμόζοντα* et non *ἀρμόσδοντα*, 356, 19; *ἐραρμόζει* et non *ἐραρμόσδει*, 357, 16; il est vrai que l'orthographe *σδ* « ne se retrouve ni chez Archimède, ni chez Callimaque, ni chez les comiques siciliens »; chez Théocrite, il y a hésitation (Magnien, 68).

ASPIRATION : Psilose : *ἀγέεσθαι* (F P) = *ἀγέεσθαι*, 355, 11, et *ἄκκx* (F), mais *ἄκκx* (P), 357, 19; par contre, *τὸ ἀδὺ*, 357, 10-19, et *ἀδονά*, 357, 20; *ποθαρμόζασθαι*, 357, 20 (cf. Magnien, 68-69).

NOMS : 1^o Thèmes en -*o*-. Génitif singulier en *ω* : *ἀνθρώπω*, 355, 3; *νόμω*, 355, 3-15; 356, 9 (*νόμω* F); *τῷ ἀνθρωπίνω σκάνεος*, 355, 14; mais *τοῦ σώματος*, 356, 1. — Accusatif pluriel : nous n'avons pas un exemple sûr de -*ως*; p. 355, l. 19, les mss. donnent *διαφόρους*; il est vrai que la confusion entre *ω* et *ου* est fréquente dans les mss. de textes doriens (Magnien, 63-65).

2^o Thèmes en -*i*- : L'*i* est conservé dans toute la déclinaison (mais ceci n'est pas nécessairement dorien : la *κοινή* décline de

autour », *Od.* 20, 152 (cf. *ἀμφιμάσαντο*, Quint. Sm. 9, 428) soit une forme du verbe *μαίομαι*. D'autre part, le verbe *μάομαι*, *μῶμαι* n'a que des formes de présent (*μωμένα*, Esch., *Cho.*, 45 et 441 : chœurs); cependant, Hésychius a conservé une forme *μώσατο*. On voit que si l'on rattache *ἐμάσατο* à la racine **ma/ā-*, « faire effort pour atteindre quelque chose », il reste des difficultés.

la même manière) : *πῆλιος*, 355, 4; *δυνάμιος*, 356, 10; *παιδεύσιος*, 357, 21; mais *ἐκτυπώσει* et non *ἐκτυπώσει*, 355, 13.14; *διατάξει* et non *διατάξει*, 357, 2.

3° Thèmes en -s- : voir contractions.

ARTICLE. — Aucun exemple de l'article *τοί, ταί*.

COMPARATIFS : *κάρρον*, 356, 11-13-16, et *τὸ κάρρον* 357, 4; *χερείον* (F), 356, 16 et *τὸ χερίον*, 357, 4; mais *χείρον* (P), 356, 16; *χείρον* (F P), 356, 11-14 et *χείρον* (F P), 355, 11.

Notons *μείζον*, 356, 14-16 et *μείον*, 356, 17, formes communes.

VERBES : 1° Aucun parfait à désinence de présent.

2° Infinitif actif : Désinence des verbes thématiques, -εν (cf. Magnien, 113 s.) : *ἐπέχεν* (P², *ἐπέχει* F P¹); *ἄρχεν*, 355, 12; *ὑπάρχεν* (*ὑπάρχεν* P, *ὑπάρχειν* F), 356, 15.

3° Participe féminin : *ὑπάρχουσα* (F), 355, 7, mais *ὑπάρχουσα* (P), 355, 7; *ζέουσα* (F, P), 357, 9; *ἀποδιδούσα* (F P), 357, 17 (cf. Magnien, 65-66).

4° Verbes contractes : voir contractions.

5° Verbes à gutturales : Les mss. ont *ἀρμόξας* (aoriste employé par Pindare, P., 3, 114) et non *ἀρμόξας* (aoriste employé par Alcman, 71 Bergk), 357, 9; mais *ποθαρμόξασθαι*, 357, 20.21.

6° Verbe substantif : A côté de *ἔστι*, 355, 6, on trouve la forme de 3^e personne du singulier (ou du pluriel? le sujet est un neutre pluriel; or, en syracusain, la règle τὰ ζῶα τρέχει n'a rien d'absolu, Magnien, 132) *ἐντι* (*ἐν τι* P¹), 355, 19; c'est une forme fréquente dans le syracusain littéraire (Magnien, 118). — L'infinitif est *ἤμεν*, 355, 4; 356, 1-18; 357, 1-3-19. — Le participe neutre pluriel est *ἐόντα*, 356, 11, forme qui n'offre rien

d'étonnant, mais les manuscrits nous livrent un féminin *ἔσσα*, 357, 16 = sans doute *ἔσσα*, forme dorienne (parfois, *ἔσα* = *ἔσα*, mais cf. Lois de Gort. VIII 47, *ἵπται* = *ἑάσα*; dor. arc. *ἔσσα* = **ε[σ]-ητ-γα*, participe athématique; cf. *ἐντες*, T. d'Héraclée I 117, *ἐντασσιν*, id. 104; cf. aussi sk. *satī*).

PRÉPOSITIONS : *ποτί*, 356, 17; *ποτ'*, 355, 10; on a *ποττάν*, 356, 5, bien qu'en syracusain *ποτί* reste souvent sans apocope devant l'article (Magnien, 121); *ποτιφερομένη*, 357, 15, et *ποθαρμόξασθαι*, 357, 20.21.

ἔς, 356, 7.

CONJONCTIONS ET PARTICULES : *κα*, 355, 5 (correction d'un *καί* inexplicable); 355, 17 (correction de leçons impossibles); 356, 12 (*οὐ κα* *ἐδύνατο*, correction de *οὐκ ἀδύνατος* inexplicable); 357, 3 (correction d'un *καί* inexplicable).

ἐκα (*ἐκα* F), 357, 19.

αί [= *εἰ*], 356, 10 (*αἶ τε*, correction; *αἶ τε* P, *αἶ τε* F); 356, 13 (*αἶ τε*, correction; *αἶ τε* P, *αἶ τε* F); 356, 16 (*αἶ τε*, correction; *οὐτε* F P).

Notons encore que les manuscrits donnent *κοινωνία*, 355, 17, et 356, 13, et non *κοινωνία*.

CONCLUSION : Il faut d'abord observer que, par suite de la brièveté et de la nature de ce texte, nous n'avons pas tous les éléments désirables; ainsi le futur ne s'y rencontre pas; l'absence de futurs doriens ne donne aucune indication. L'examen du texte au point de vue phonétique et au point de vue morphologique ne fournit pas d'éléments décisifs. La plupart des traits doriens sont peu significatifs : ce sont des caractéristiques bien connues,

dont un faussaire pouvait se servir sans danger pour donner une couleur dorienne à son œuvre. Il y a pourtant deux ou trois formes qui prouvent que l'auteur connaissait bien le dorien : *κάρρων*, *ποθαρμόξασθαι*, *ὄκκκ* et surtout le participe féminin *ἔασσα*.

Mais sur plusieurs points le texte s'écarte du dorien, et ceci n'est pas encore probant : le cas est le même pour les textes que M. Magnien a étudiés et les manuscrits ne sont probablement pas les seuls responsables ; la langue du IV^e siècle était en pleine évolution. Jusqu'à présent, nous ne pouvons donc nous prononcer ni en faveur de l'authenticité ni contre l'authenticité ; à notre avis, l'examen du vocabulaire est plus décisif.

II. — VOCABULAIRE.

Nous ne pouvons songer à étudier tout dans cet article. Prenons les faits principaux.

Un mot pourrait être considéré comme dorien : c'est le mot *μαστεύμενος*, 355, 5. Le verbe *μαστεύειν* = *ζητεῖν* est bien attesté et on le trouve notamment dans des textes doriens (cf. Gautier, *La langue de Xénophon*, p. 34) ; par exemple, Archimède, *De spirālibus*, p. 2 (édition Heiberg) ; notons qu'il est employé aussi dans un passage considéré comme apocryphe d'Archytas (Stobée, *Ecl.*, I, 722 s. = *Anthol.*, I, 41, 5, p. 283, l. 9, Wachsmuth) et dans un fragment d'Hippodamos qui a été étudié par M. Delatte (*o. c.*, p. 131). Plusieurs mots parents sont aussi bien attestés en dorien : voir le lexique de Van Herwerden, aux mots *μαστήρες*, *μάστροι* ; Archimède, *De spirālibus*, p. 2 (édition Heiberg), emploie le mot

μάστευσις. C'est la racine du verbe *μαίωμαι* (**mā-s-yō-*), « désirer vivement, rechercher avec ardeur » (voir la note 2 de la page 34) ; cette racine **mā/ā-* fournit de nombreux mots : *μαίωμαι*, *μῶμαι* ; avec l'élargissement *s* : *μαίωμαι*, *μαστεύω*, etc. ; avec l'élargissement *t* (le *t* peut-être dû à des mots comme τὸ μάτος) : *ματέω* ; **ματέω* ou éolien **μάτημι* dans la forme *μάτης*, Théocrite, 29, 15 ; *ματεῖ* ζήτητ, Hésychius ; τὸ μάτος ; *ματήρ*, *ματηρεύειν*, conservés par Hésychius ; et il s'en faut de beaucoup que tous ces mots soient doriens : *μαίωμαι* et *ματέω* sont des verbes homériques et poétiques ; τὸ μάτος ne nous est connu que par Hippocrate.

Le verbe *μαστεύω* est généralement employé à l'actif ; sauf un exemple dans Philostrate, le moyen n'est attesté que dans le texte du pseudo-Archytas et dans notre texte ; on hésite à admettre une simple coïncidence, d'autant que de pareilles concordances ne sont pas rares dans les fragments pythagoriciens. Dans notre passage, le verbe est uni à *σπιβαζόμενος* : faut-il dire qu'un des deux verbes a entraîné l'autre au moyen ? Mais *σπιβαζω*, verbe rare (voir plus loin), ne nous est attesté au moyen que dans ce passage-ci et deux pages plus loin (357, 14) ; là, est employée la même forme de participe, unie cette fois à *ἐρρυγόμενος*, qu'on ne trouve pas ailleurs (voir plus loin). Il semble que l'auteur de notre texte ait une prédilection pour le moyen ; quand il a le choix entre l'actif et le moyen, il préfère le moyen : *εὔροισ*, 355, 5 ; *ἐνοήσας*, 355, 15 ; *ἐφέρετο*, 356, 10-14 (où le moyen a bien son sens) ; peut-être *συγκαταχρόμενος*, 357, 10 ; *ποτιζόμενα*, 357, 15 ; *ποθαρμόξασθαι*, 357, 20.21 (mais plus haut, *ἐφαρμάζει*, 357, 16) ; on dirait qu'il choisit de préférence un verbe « dépo-

ment » : ἐργαζόμενος, 355, 8; ἀγέεσθαι, 355, 11 (au lieu de ἄρχεν que le parallélisme réclamerait, cf. ligne 12); ἐμάσατο, 355, 13. Nous ne croyons pas que cet emploi du moyen soit caractéristique du dorien; nous ne pensons pas non plus que ce soit un trait de l'époque hellénistique : le moyen a subsisté, mais il n'a pas pris plus d'extension (cf. Thumb, *Die Griech. Spr. im Zeitalter des Hellenismus*, p. 127 s.; Thumb, *Handbuch der Neugriechischen Volkssprache*, p. 106-109). C'est peut-être un caractère particulier à l'auteur.

De quelle époque est le mot στίβαζόμενος, 355, 4.5 ? Le verbe στίβαζω n'est guère attesté. Hésychius nous donne ἐστίβακx· πεπάτευxα. Dans les scholies de Théocrite, 7, 67 (passage où est employé le mot στίβας), on trouve le verbe au passif, avec le sens de « étendre comme lit ». Notre texte présente le seul emploi du verbe au moyen, et le sens de « suivre la trace, rechercher » ne nous permet pas de le considérer comme un dérivé de στίβας : il a été formé sur στίβος = ἵχνος, mot bien attesté dans toute la littérature, particulièrement dans les textes ioniens et en poésie. Le verbe στίβω, que l'on trouve déjà dans Homère avec le sens de « fouler aux pieds », se lit une fois dans Théocrite, 17, 122. Pour le sens de « explorer pas à pas », on a la forme de parfait passif ἐστίβηται dans Sophocle, *Ajax*, 874. Tardivement a été créé le mot στίβέω, que Plutarque emploie trois fois. Il semble bien que le verbe στίβαζω soit aussi une création tardive : l'époque hellénistique a formé pas mal de nouveaux verbes en -έω (cf. Mayser, *Gramm. der Griech. Papyri aus der Ptolemäerzeit*, p. 463) et surtout en -άζω (Mayser, p. 464-5) ; non seulement

le type en -άζω se substitue au type en -άω, avec lequel il a des formes communes, mais on trouve συνηγοράζω, au lieu de συνηγορέω ; δεξιάζομαι, au lieu de δεξιόομαι ; ἐξιδιάζομαι, au lieu de ἐξιδιόομαι (Mayser, p. 466). De la même racine *στιβ-, le verbe στοιβάζω, « entasser », est tardif aussi. Il faut cependant remarquer que la création de verbes en -άζω est aussi une caractéristique du dialecte sicilien (voir Magnien, *o. c.*, 119-120). Pour l'emploi du moyen, le lecteur est prié de se reporter à ce que nous avons dit plus haut (p. 39 s.).

Ces deux mots nous laissent indécis, mais le texte offre beaucoup de mots tardifs.

La langue hellénistique aimait les « abstraits » en -σις et elle en a créé un bon nombre (Mayser, 437 s. et 447). Notre auteur en a employé quelques-uns :

διακόσmaσις, 355, 6; Platon, Aristote, Plutarque ;

φρένxσις, 355, 8 ;

ἐκτύπωσις, 355, 13.14 ; mot tardif : Septante, Josèphe, etc. ;

< ἄψις > (suppléé), ὄρασις, γεῦσις, ἔσθρασις, 356, 1 et 2 ;

ἐκπλήρωσις, 356, 5 ; mot tardif : Septante, Nouveau Testament, etc. ; cf. le substantif συμπλήρωσις employé par Aristote, *Plant.*, 1, 2, 12, mais surtout à l'époque hellénistique : Polybe, Septante, papyrus (Mayser, 438) ; ἐκπλήρωσις se trouve dans un fragment du *Περὶ πολιτείας* attribué à Hippodamos (Delatte, *o. c.*, 131) ;

θύμωσις, 357, 8 ; ce passage est, à notre connaissance, le seul texte grec où ce mot soit attesté, mais il nous est défini par un passage de Cicéron, *Tusc.*, 4, 9 : « Quae autem libidini subiecta sunt, ea sic definiuntur ut ira sit libido poeniendi eius, qui

uideatur laesisse iniuria, *excandenscentia* autem sit ira nascens et modo existens, quae θύμωσις Graece dicitur, odium ira inveterata, etc. » Il semble donc que c'était un terme employé par les philosophes grecs à l'époque de Cicéron. M. Delatte croit que dans notre texte ce mot pourrait être un démarquage de la psychologie platonicienne utilisée en cet endroit.

La κοινή a multiplié aussi les substantifs en -ία (Mayser, 424 ss. et 446); nous ne devons pas nous étonner de trouver dans notre texte :

ἐξεργασία, 355, 14; mot assez tardif : Théophraste (« travail du sol »), Polybe, Plutarque, etc. (ici, uni à ἐκτύπωσις, avec valeur d'« abstrait »);

ἐπιστάσια, 356, 9; mot tardif : Polybe, Athénée, Plutarque, Diodore de Sicile, etc. (μετά τινος νόμῳ καὶ ἔμφρονος ἐπιστάσιας).

Le suffixe -τωρ, employé pour former des noms d'agents, n'était pas mort à l'époque hellénistique (Mayser, 445 et 447); notre texte offre le mot ἐπιδέκτωρ, 355, 15, que nous ne connaissons que par lui. Autres dérivés tardifs de la même racine : ἐπιδεκτέον, ἐπιδεκτικός, ἐπιδεκτικῶς.

À l'époque hellénistique, le suffixe -σύνη est un suffixe mort (Mayser, 439 et 446), mais certains mots en -σύνη ont été très employés; notre texte offre deux composés de -φροσύνη :

φιλοφροσύνα, 355, 9; Homère, Hérodote, Platon, et quelques fois dans Plutarque (ici ἔρωτα καὶ φιλοφροσύνην);

ὁμοφροσύνη, 357, 2; Homère, Apollonius de Rhodes, etc., et la prose tardive (ici ὁμόνοιά τις καὶ ὁμοφροσύνη).

Le dérivé en -άδιος, τριχθάδιος, 355, 6 et 7 est un mot tardif et il n'est attesté qu'en poésie (Oppien, Anthologie Palatine).

Ce n'est pas le seul mot poétique de notre texte : signalons aussi le verbe μήδομαι ou μάρομαι (voir la note 2 de la page 34), 355, 13, la forme ἐκχέτι/ἐκχέτι, 357, 18, et surtout le verbe ἐπαδέω, 357, 2, qui mérite d'être étudié un peu plus longuement.

Ὅπαδέει, 357, 2 : C'est le résultat d'une correction : les deux manuscrits essentiels donnent Καὶ μὲν ὁμόνοιά τις καὶ ὁμοφροσύνη ὅπα δει τὰ τοιαύτα διατάξει, ce qui n'a aucun sens; la correction faite par Heeren ἐπαδέει τὰ τοιαύτα δ. est tentante; ἐπαδέει dorise davantage le texte. L'emploi du verbe ἐπαδέω, dans ce passage, est tout à fait curieux. Sous la forme ἐπηδέω, le mot est fréquent dans Homère; il se trouve dans Hésiode; il apparaît aussi dans quelques textes poétiques, toujours dans des passages de grande envolée : Eschyle, *Agam.*, 426, passage du chœur, « πτερσί: ἐπαδούσ' ὕπνου καλεούσις » (la forme résulte encore d'une correction, les mss. ont ἐπαδούσι, mais elle paraît s'imposer; M. Mazon l'a admise); Callimaque, *Hymne à Délos*, 19, passage vraiment épique. En prose, le mot ne se trouve pas une seule fois : le verbe appartient au vocabulaire épique et est ionien, semble-t-il. Si nous examinons les mots de la même racine, nous arrivons à une conclusion identique : ἐπάων est poétique (mais deux emplois et peut-être un troisième dans Hérodote, sous la forme ἐπέων : IX, 50, 51 et V, 111); ἐπαδός, ionien ἐπηδός, se trouve dans Homère, dans Pindare, chez les tragiques, et ne nous est attesté en prose, à la bonne époque, que dans deux passages de Platon : *Philèbe* 63 e, *Phèdre*, 252 c; le verbe ἐπάξω, « faire suivre » est encore

plus typique : il est attesté bien des fois, mais jamais en prose¹. C'est un poète épique qui a créé, semble-t-il, pour des raisons rythmiques, la forme dérivée ἐπηδεύω : Apoll. Rh. 4, 675 et 974. Il existe un autre dérivé formé sur ἐπαδέω, et il n'est attesté que dans un texte de prose, mais précisément dans un texte attribué aussi à un Pythagoricien et non moins suspect que le nôtre : Stobée, *Ecl.*, II, 8, 24 (vol. II, p. 157-8 de Wachsmuth), Κρίτωνος Πυθαγορείου ἐκ τοῦ Περί φρονήσεως : ἵνα τᾶς μὲν δυνάμις καὶ κατοχᾶς τῶν ἀγαθῶν αὐτὸς (l'homme) αἴτιος ἔχῃ, τᾶς δ' ἐπὶ ταῦτα παρορμᾶσις καὶ κατ' ὁρθὴν λόγον ἐπαδήσις ὁ θεός. Le mot a été créé pour faire pendant à παρόρμησις : rappelons encore que le grec de la κοινή a multiplié les « abstraits » en -σις (παρόρμησις lui-même apparaît pour la première fois dans Xén., *Hipp.*, 1, 25, et comme variante, *Cyr.*, 1, 6, 19 ; or la langue de Xénophon, par plusieurs caractéristiques, annonce déjà la langue de la κοινή : cf. Gautier, *La langue de Xénophon*, p. 66 ss.). Ainsi ces deux textes de prose attribués à des Pythagoriciens renferment un mot dont la couleur poétique ne semble pas douteuse. Or, l'étude des papyrus de l'époque hellénistique montre que la κοινή a subi fortement l'influence de la langue poétique (cf. Mayser, *o.c.*, 24 ss., et en particulier, 27 ss.).

Deux mots méritent encore d'être examinés d'assez près :

ἐραυγούμενος, 357, 7 et 13.14 ; ἐραυγαθεῖσιν, 357, 15 (ἐραυγα-σθεῖσιν FP) : Le mot n'est connu que par notre texte ; il doit

1. Dans le passage *Od.* 6, 181, ce verbe a comme complément le mot ὁμοφροσύνη qui est le sujet dans notre texte et qui paraît bien être aussi un mot poétique : voir plus haut.

signifier « en examinant » : Συμπεθεῖ μὲν γὰρ ὁ νόος ἐραυγούμενος ἐραυγούμενος καὶ στιβαζόμενος. On a songé à ἐράω et à ἀγγή et on a rapproché μαρρυγέω, « avoir un éblouissement », que l'on trouve deux fois dans Plutarque (*Mor.*, 376 f, 599 f) et le substantif correspondant μαρρυγία, « éblouissement », qui apparaît dans un texte attribué à Archytas (Stobée, *Flor.*, I, 196 = vol. I, p. 149 de Hense) ; dans ces passages, le sens n'est pas douteux. Remarquons d'abord combien est chancelante l'étymologie μαρρυγέω et μαρρυγία par une racine *μαρ-, appartenant au verbe μαρρίνω ou au verbe μαρμαίρω, et le substantif ἀγγή. La composition par un verbe et un substantif est indo-européenne, mais le premier terme est alors au moins un thème verbal, et non une racine, semble-t-il (cf. Meillet, *Introd.*, 5^e éd., 251 ; Wackernagel, *Altindische Gramm.*, II, 1, 85). En grec, on ne cite que quelques verbes qui aient servi comme premier élément : en dehors des formes désidératives en -σι-, on connaît surtout ἀρχι- (ἀρχι-, ἀρχ-), φυγ- (φυγ-, φυγ-), etc., et si en Égypte, à l'époque hellénistique, ce genre de composition devient assez fréquent, ce sont toujours les mêmes éléments qui reviennent ; ils sont cristallisés avec leur valeur : ἀρχι- = le -principal, le -chef (cf. all. « Erz » : Mayser, *o.c.*, p. 469 s. et aussi p. 508). Dans ce genre de composés, le déterminant suit le déterminé : ἀρχι-κακός = « qui commence le mal ». Il ne faudrait donc pas comprendre : « lumière qui consume [la vue] » (μαρρίνω) ou « éclat qui brille, qui rayonne » (μαρμαίρω), mais bien : « chose qui consume la lumière des yeux » (sens possible de ἀγγή), ce qui est artificiel, ou « chose qui éblouit les yeux ». ce qui ne peut convenir parce qu'on force le sens de

μαρμαίρω, qui n'est jamais transitif. — Mais le mot « éblouissement » et le verbe μαρμαίρω font penser au mot μαρμαρυγή, « mouvement rapide et qui éblouit, mouvement vibratoire de la lumière » (déjà dans l'*Odyssée*, 8, 265) et au verbe μαρμαρύσσω « briller, resplendir » que M. Boisacq (*Dict. étym.*, p. 611) explique comme résultant du croisement de ἀμαρυγή, « scintillement », ἀμαρύσσω « étinceler, briller » avec μαρμαρ- ; ici, la gutturale fait partie de la racine (sk. *mārīciḥ* = « rayon de lumière »). Il y a là un ensemble de mots très proches les uns des autres par la forme et par le sens : sans abuser de l'« étymologie populaire », on peut suggérer l'hypothèse que μαρμαρυγή résulte d'une « contamination » entre ces mots (*μαρυγή) avec influence de αὐγή. En tout cas, il semble bien que le mot n'est pas une ancienne forme sauvegardée.

συγκατακρεόμενος, 357, 10 : Cette forme étrange est donnée par le manuscrit P ; F donne συγκατακρεώμενος, qui n'est pas plus facile à expliquer. De toute façon, l'emploi du participe est bizarre, car il n'y a pas de verbe à un mode personnel dans la phrase et la traduction fait difficulté. C'est pourquoi les corrections de Heeren, συγκατακρεώμενος, de Meineke, συγκατακρεαίων μέρος, n'ont pas satisfait Wachsmuth, qui propose dans son apparat συγκατακρεαίει μέρος ; dans son texte pourtant, il imprime sans « crux » συγκατακρεόμενος. Mais, comme le supposait Meineke, il est possible qu'on ait bien affaire à une formation de participe, le verbe principal étant tombé. Il s'agit sûrement d'une forme du verbe bien connu signifiant « mélanger », composé ici avec συγ-κατα- ; d'ailleurs, un peu plus loin, dans une formule analogue,

on trouve l'aoriste passif absolument normal συγκατακραθῆ. C'est le seul exemple de κεράννυμι composé avec συγκατα-. Or on sait qu'à l'époque hellénistique, on créait de nouveaux verbes composés et particulièrement des verbes composés avec deux ou même trois préverbes (cf. Mayser, I, 486 ss., en particulier 497 ss.; p. 504, Mayser cite 8 combinaisons nouvelles de préfixes, et il signale que sur 162 exemples qu'il a relevés, 96 sont des formations nouvelles). En ce qui concerne les verbes composés avec συγ-κατα-, il suffit d'en parcourir la liste pour voir que la plupart d'entre eux sont tardifs¹ : les composés en συγκατα des verbes ἀγίζω, ἄγνυμι, αἶρω, αἰτιάζομαι, ἀκολουθέω, ἄρχομαι, βάλλω, βιδάζω, βιόω, γιγνώσκω, γομφόω, δικάζω, δύνω, δύομαι, ἔδω, εἰμαρμαι, ἐσθίω, εὐθύνομ, ἔψω, ζάω, ζεύγνυμι, θνήσκω, ἰδρύω, ἰερόω, καίνω, καλύπτω, κληρονομέω, κοιμάω, κομίζω, κόπτω, κοσμέω, κρημνίζω, κτάομαι, κυλίνδω, λήγω, λογίζομαι, μένω, μύω, νεύω, νοέω, ἐλισθαίνω, ὀρμίζομαι, ὀρύσσω, ὀσιόω, πατέω, πίμπλημι, πίμπρημι, πίνω, πίπτω, πολεμέω, ποντέω, ῥέω, ῥιπτέω, ῥίπτω, σθέννυμι, σείομαι, σκήπτω, στασιάζω, σύρω, σχηματίζω, σχίζω, τέκομαι, τρίζω, τρώγω, ὑερίζω, ὑφαίνω, ψεύγω, φθείρω, φλέγω, φρονέω, χράομαι, χώννυμι, ψηρίζω. Un bon nombre de ces verbes nous sont attestés pour la première fois dans Plutarque, dont la langue a toutes les caractéristiques de la κοινή ; plusieurs ne nous sont connus que par lui : ce n'est pas un hasard. Parmi les verbes que nous n'avons pas cités — ce sont les moins nombreux, — quelques-uns, créés à une époque plus

1. En parcourant Van Herwerden, on verra tout de suite comme les formations en συγκατα- sont fréquentes à l'époque hellénistique.

ancienne, ont été employés de nouveau à l'époque hellénistique (συγκαθίστημι, συγκαταίμι, συγκατορθόω), notamment encore par Plutarque (συγκαθ-αίρω, συγκαθ-έζομαι, συγκαθ-ίζω, συγκαθ-ίημι, συγκατα-κλίνω, συγκατα-πλέω, συγκατ-αριθμέω, συγκατα-στρέφω, συγκατ-εύχομαι, συγκατ-οικέω), et certains d'entre eux paraissent avoir eu à l'époque de la κοινή un succès qu'ils n'avaient pas eu auparavant (συγκαταίνω, συγκαταλέγω, συγκαταζέρω). Enfin, il faut signaler que plusieurs de ces verbes apparaissent pour la première fois dans Xénophon, dont la langue renferme des éléments hellénistiques (cf. Gautier, *La langue de Xénophon*, notamment p. 162) : συγκαθ-είρω (Plutarque aussi), συγκατα-κείω, συγκατα-πέω (Plutarque aussi), συγκατα-τάσσω.

CONCLUSION : Nous pouvons appliquer à notre texte la conclusion que M. Delatte appliquait à son étude des fragments d'Hippodamos (p. 131-132); le vocabulaire de ce passage offre des mots poétiques, des formations nouvelles et surtout des éléments hellénistiques; ce sont les caractéristiques qui distinguent la langue de Xénophon (ajoutons aux rapprochements qui ont été faits l'emploi de certains mots composés, cf. Gautier, *o.c.*, 157 s.; le mot φιλοστοργία, 357, 16, qui est surtout attesté dans la prose tardive, est employé par Xénophon, *Cyrop.*, I, 4, 3). Sans doute, bien des choses pourraient s'expliquer par le goût de l'auteur pour le style original et recherché (cf. la note de la page 44), mais ce n'est pas un hasard que ce goût se manifeste par l'emploi d'éléments hellénistiques : l'ensemble des faits nous autorise à croire que l'ouvrage est assez tardif. Évidemment, les conclusions sur une question d'authenticité ne peuvent guère être absolues (cf.

Delatte, 74) : nous devons admettre l'opinion qui a pour elle les plus fortes présomptions¹.

R. FOHALLE.

1. L'auteur désirait vivement s'associer à cette manifestation, mais il s'excuse de présenter un article rédigé en hâte et incomplet : chargé d'un enseignement assez pénible qui lui prend le meilleur de son temps, il n'a pu condenser son exposé comme il l'aurait voulu ; il a dû laisser de côté l'étude de la syntaxe et du style : à ce point de vue notre texte est encore bien intéressant (l'écrivain aime unir deux termes : στιβαζόμενος... καὶ μαστευόμενος, νόμος... καὶ δίκαια, γνώμαν καὶ φρόνασιν, ἔρωτα καὶ φιλοφροσύνην, ἐκτυπώσει καὶ ἐξεργασίῃ, etc.) ; il a souci de la variété dans le parallélisme : ἀνάγκη γάρ, ἐπεὶ τὰ πράγματα διαφέροντά ἐστι, καὶ τὰς ἐν αὐτῷ μοίρας τὰς ψυχᾶς διαφόρους ἦμεν).